

LE BOURRU,

JOURNAL A L'USAGE DES GENS DE BELLE HUMEUR.

AVIS.

Ceux de nos abonnés qui ne conservent pas la file des numéros du "BOURRU," nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir les No. 2. 19. 23. 29. et 30.

AVIS.

Nous prions nos abonnés de la campagne et de la ville de nous faire parvenir immédiatement les sommes qu'ils nous doivent. Un Collecteur passera chez les abonnés de Québec.

VARIÉTÉS.

UN ACTE DE CORSAIRE.

(Fin.)

Une heure après, Surcouf se présentait à la maison de l'armateur. Pendant ce temps, il avait trouvé trois matelots bretons qui l'accompagnaient; il avait fait d'abondantes provisions d'armes et de munitions; il agissait enfin comme si l'affaire était conclue.

Et il avait raison d'agir ainsi: l'aubaine était bonne, et le Hollandais acceptait les conditions proposées par le marin de Saint-Malo, avec le surcroît d'équipage qu'il avait trouvé.

La nuit venue, on partit. Personne dans Berg-op-Zoom, à l'exception du veil armateur, ne connut la destination de ce navire, qui sortit sous pavillon Hollandais pour aborder le pavillon de France dès qu'il fut en pleine mer. On fit toute sorte de commentaires sur ce départ subit. Aucun n'était

dans le vrai.

Quant au vieux Hollandais, les curieux juraient perdu leur temps à l'interroger. A propos de toutes ses affaires, il était plus muet qu'une tombe.

Huit jours après, l'armateur, qui s'appelait Van Toves, reçut une lettre, et, en la lisant, il manifesta une joie qui ne lui était pas habituelle. Cette lettre arrivait de France; elle était signée Surcouf et annonçait que la chasse avait été heureuse. Robert avait pris deux navires de la flotte marchande, et et il les avait conduits dans un port de France, parce qu'il était plus reproché.

Le Hollandais partit sur-le-champ; il avait hâte de serrer de nouveau la main de Surcouf.

—Capitaine, lui dit-il en l'abordant, vous avez tenu parole.

—Ce n'était pas difficile.

—Et avec une ponctualité commerciale.

—C'est aux Anglais que vous le devez.

—Mais enfin, comment cela s'est-il passé?

—Fort simplement. Le premier navire que j'ai attaqué n'a pas fait de résistance. Le second, ayant quelques pierriers à bord, a voulu se défendre. J'ai fait tout l'équipage prisonnier. Le capitaine était au désespoir. Il s'arrachait les cheveux de rage. Je l'ai consolé de mon mieux. J'ai voulu lui donner ma cabine à bord du brick. Il a préféré rester sur le pont. Il avait son projet en tête. Au moment où je lui tournais le dos pour donner quelques ordres sur le changement de manœuvre, il a voulu se jeter dans la mer. Heureusement je l'ai entendu. Je me suis retourné à temps pour le voir qui prenait son élan. J'ai sauté sur lui, et je l'ai saisi au moment où il avait déjà la moitié du corps hors du navire. Jamais je n'avais vu homme aussi désespéré. Je l'ai fait mettre aux fers et ne l'ai délivré qu'ici.

—Bravo capitaine.

—Maintenant il nous reste à arranger nos affaires.

—Oh! nous avons le temps.

—Je repars dans trois jours. J'ai donné à l'équipage ce qui lui revenait. Je vous reprends mes trois Bretons. Passez demain chez M***, courtier maritime, et vous verrez si les arrangements que j'ai pris pour vous et pour moi sont à votre convenance.

—Tout ce que vous ferez, capitaine, sera bien fait.

—Oh! non pas, en affaires surtout, les bons comptes font les bons amis.

Et, bon gré ou pas, il fallut que le Hollandais examinât toute la comptabilité, et examinât toutes les affaires jusque dans leurs moindres détails.

Trois jours après, comme il l'avait dit, Robert Surcouf était de nouveau en course, mais cette fois il tenait la mer avec un navire français. Il avait pour le seconder des hommes à son commandement, et cette campagne ne fut pas la moins fructueuse de toutes celles qu'entreprit l'intrépide corsaire.

DUPONT.

LE BOURRU.

QUÉBEC 17 NOVEMBRE, 1859.

COLONISATION.

Nous avons souvent traité ce sujet patriotique dans nos colonnes, et nos lecteurs savent combien cette œuvre nous est chère et combien nous y sommes dévoués. Aussi ne manquons-nous jamais une seule occasion d'encourager ceux qui s'occupent activement d'agriculture.

C'est pour cette raison que nous allons dire un mot de M. Stanislas Drapeau et des sociétés de colonisation qu'il vient d'établir de concert avec certains membres de notre clergé.

L'on sait que pendant bien longtemps M. Stanislas Drapeau, sacrifia avec une énergie, avec un plaisir incroyable, tous ses loisirs, pour ne s'occuper qu'à la recherche de moyens utiles d'arracher ses compatriotes de l'état d'apathie que le manque d'ouvrage leur a créé; on sait ce qu'à fait de démarches, d'études et de sacrifices, M. Drapeau, pour fonder une société destinée à encourager l'ouverture des terres encore incultes.

Le gouvernement ayant eu connaissance des grands travaux de M. Drapeau, le chargea d'une emploi qui devrait lui faciliter encore plus les moyens de continuer sa tâche, aussi M. Drapeau, au lieu de ne chercher qu'à faire, que le stricte devoir que lui imposait sa charge, a-t-il été bien au delà en formant une société dont le but est si bien exprimé dans le premier article du